

Chez moi, ils m'appellent le Suisse

Autor(en): **Matuschak, Bernhard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): - **(2004)**

Heft 63

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-552800>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



A Zurich, Patrick Meroka a dû intégrer beaucoup de nouvelles règles de comportement. Mais aujourd'hui, il s'y sent chez lui.

(Photos: Studio25, Bernhard Matuschak)



Chez moi, ils m'appellent le Suisse

Patrick Meroka est Kenyan et vit à Zurich. Il exploite à l'Université des données recueillies en Tanzanie. Le sujet de sa thèse est la « Gestion des ressources collectives dans les zones africaines inondées ».

Je suis arrivé en Suisse en 1991 pour y faire mes études. Je venais de Kisii, dans l'ouest du Kenya. Ça n'a pas été facile au début.

Je suis né dans une société avec des liens familiaux étroits, où tout le monde se sert les coudes. En Suisse, il m'a fallu d'un seul coup tout gérer seul et intégrer beaucoup de nouvelles règles de comportement. Par exemple qu'on ne passe pas juste comme ça chez quelqu'un, mais qu'on convient d'un rendez-vous. Je me suis également rendu compte qu'il me fallait absolument maîtriser la langue, parce qu'il est impossible de s'intégrer dans une société étrangère sans connaissances linguistiques.

Entre-temps, je me sens très bien ici. Ce pays est devenu mon autre chez moi. J'aime les montagnes, je bois du café et j'ai même appris à skier. Je n'ai pas vécu d'expérience pénible liée à ma couleur de peau. On sent parfois une certaine condescendance, parce que les gens pensent : de nouveau un de ces requérants d'asile. C'est qu'ils ne savent pas ce que je fais ici. Mon contact avec les Suisses se limite toutefois à l'Université. J'y passe le plus souvent dix, onze heures, ce qui ne laisse que peu de temps pour le cinéma ou les sorties.

C'est en hiver que les choses sont les plus difficiles. Quand il fait froid, les gens ne sont plus aussi amicaux et enclins au contact. C'est dans ces moments que ma nostalgie de l'Afrique est la plus forte. Je quitte alors la ville

à vélo pour aller en forêt. J'ai grandi en bordure du parc de Masai Mara, tout au nord du Serengeti. Mon amour de la nature vient de là. Je suis allé une fois au zoo de Zurich afin de revoir des éléphants, des antilopes et des girafes. Mais qu'on mette en cage des animaux qui chez nous évoluent librement m'a déprimé. Ils ne sont pas faits pour vivre en captivité.

Entre-temps aussi, certaines choses en Afrique me sont devenues étrangères. Là-bas, ils m'appellent le Suisse. Je dois chaque fois me réhabituer, ce n'est pas toujours facile. Par exemple lorsque je prends rendez-vous avec quelqu'un dans le cadre de mon projet de recherche, j'attends de lui qu'il soit ponctuel et pas qu'il ait deux heures de retard. C'est quelque chose que les gens ne comprennent pas et ils me reprochent d'être arrogant. Ils ne saisissent pas que je dois organiser mon temps.

Ma thèse porte sur l'environnement et les ressources naturelles du fleuve Rufiji, en Tanzanie. Comment les gérer, comment faire pour concilier les besoins des populations et la protection de la nature ? Ce sont des questions qui me touchent. Mon rêve serait de travailler après mes études dans une organisation environnementale active au niveau international ou dans un pays du tiers-monde pour les services onusiens de protection de l'environnement. J'ai appris bon nombre de choses qui pourraient leur être utiles. ■

Propos recueillis par Bernhard Matuschak

La recherche de Patrick Meroka s'intègre dans les travaux du Pôle de recherche national « Nord-Sud ».